

PHILOSOPHIE CRITIQUE

Él. 4° R

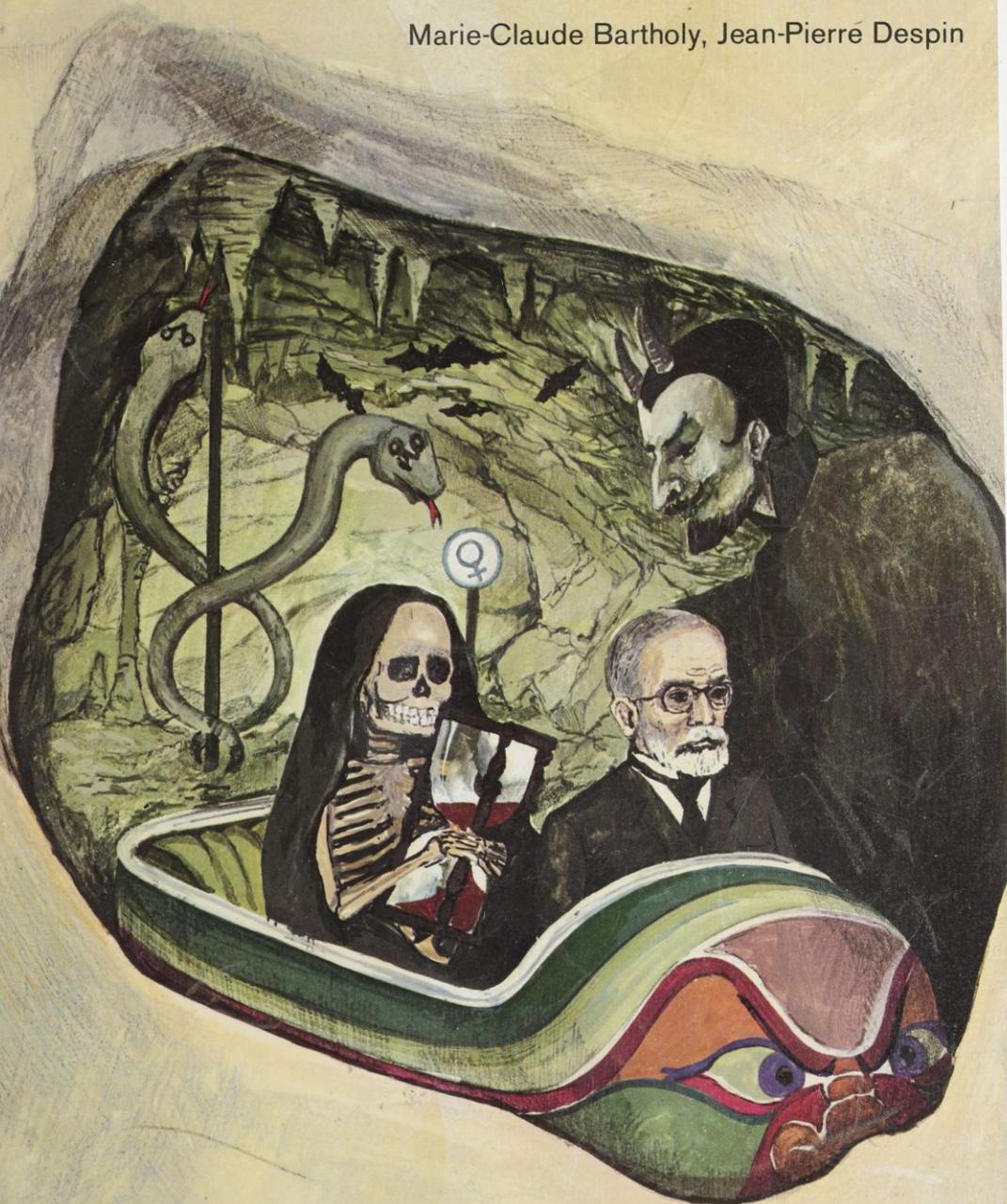
1330

(1)

e psychisme

psychologie, psychiatrie,
psychanalyse.

Marie-Claude Bartholy, Jean-Pierre Despin



magnard

10
5-8

Le psychisme

psychologie, psychiatrie,
psychanalyse

Marie-Claude Bartholy
agrégée de philosophie

Jean-Pierre Despin
agrégé des lettres

à la mémoire de Jean-Paul Sartre



EL 4° R
1330
(C.H.)

« PHILOSOPHIE CRITIQUE »

éditions magnard ● 122, boulevard Saint Germain ● paris 6^e

DL-31-10-1980-30867

table des matières

ISSN 0246-6392

Index	4	3. Critiques du behaviorisme	39
Première Partie :		4. Les grandes orientations de la psychologie moderne	40
Problèmes généraux	7	8 S-R. S-O-R. S-P-R (P. Fraisse)	40
Chapitre 1 : Définition du psychisme	9	Chapitre 3 : Une autre orientation de la psychologie : la théorie de la forme	46
1. Définition	9	9 <i>La perception est autre chose qu'une somme de sensations</i> (W. Köhler)	47
2. La structure du psychisme	10	10 <i>Structuration du champ visuel et illusions d'optique</i> (J. Delay et P. Pichot)	48
a - La conscience	11	Chapitre 4 : Exemple d'études	52
1 « <i>Science sans conscience</i> » n'est que ruine des psy (Henri Ey)	12	1. La psychologie phénoménologique	52
b - Les niveaux de conscience : la vigilance	14	11 — <i>Je suis ce que je suis !</i> — <i>C'est pas vrai, vous êtes de mauvaise foi !</i> (J. P. Sartre)	53
2 <i>La conscience réduite à ses observables</i>	14	2. L'épistémologie génétique	55
c - L'inconscient	16	12 <i>Les stades de l'acquisition de la pensée logique : des schèmes d'action à la pensée opératoire</i> (J. Piaget)	56
3 <i>L'inconscient, fonctionnement normal et pathologique</i> (J. M. Sutter et Y. Pélicier)	16	3. Un « avatar » idéologique de la psychologie : la soi-disant mesure et la prétendue hérédité de « l'intelligence »	59
Chapitre 2 : Les sciences du psychisme et leur objet : le normal et le pathologique	20	a - La mesure de l'intelligence	59
4 <i>Tout le monde il est fou, tout le monde il est gentil : une idéologie obscurantiste</i> (H. Ey)	21	13 <i>Les tests d'intelligence : une mesure pour rien</i> (P. Guillaume)	61
5 <i>La maladie infantile du psychologisme : le gaussisme</i> (H. Ey)	22	14 <i>Le test mesure l'intelligence... du statisticien</i> (H. Salvat)	65
Pour mieux comprendre les textes	23	15 <i>Une mauvaise réponse prouve-t-elle l'inadaptation de l'enfant ou celle de l'item ?</i> (J. Lawler)	66
Deuxième Partie :		16 <i>Il ne faut pas faire dire au Q.I. autre chose que ce qu'il dit, ou comment un polytechnicien converti à la génétique met fin à l'absolutisme du Q.I. de droit divin</i> (A. Jacquard)	67
La psychologie	25	b - L'hérédité de l'intelligence	72
Chapitre 1 : La psychologie préscientifique	26	17 <i>Dans quatre-vingts cas sur cent l'intelligence s'hérite en naissant ou le jensénisme de sous-préfecture</i> (A. Jacquard)	76
6 <i>Double descendance du dualisme cartésien</i> (P. Fraisse et J. Piaget)	28	Pour mieux comprendre les textes	82
Chapitre 2 : La révolution « watsonienne »	30		
1. Le rejet de l'introspection	30		
2. Le behaviorisme ou la psychologie du comportement	31		
7 <i>Le behaviorisme : élémentaire mon cher Watson !</i> (P. Naville et P. Fraisse)	33		

**Troisième Partie :
La psychopathologie** 85

Chapitre 1 : L'objet de la psychiatrie et de la psychanalyse 86

- 1. Le but de la psychopathologie : connaître et soigner les maladies mentales 87
- 18 *La psychopathologie : ses rapports avec la psychologie et la médecine* (E. Minkowski) 87
- 19 *La psychiatrie doit reconnaître la réalité des maladies mentales sans oublier sa vocation thérapeutique* (H. Ey) 87
- 2. Définition de la maladie mentale 89
- 20 *Le fou, c'est l'autre* (E. Minkowski) 90
- 21 *La maladie mentale est une pathologie de la vie de relation et de liberté individuelle* (H. Ey) 92
- 22 *La maladie mentale résulte toujours d'une altération de l'activité cérébrale* (O. Kerbikov) 93

Chapitre 2 : Problèmes de classification des maladies mentales 95

- 23 *La distinction psychanalytique psychose/névrose* (J. Laplanche et J. P. Pontalis) 96
- 24 *Difficultés de la distinction psychose/névrose* (A. Porot et J. M. Sutter) 97
- 25 *Critique de la classification étiologique et de la distinction maladies endogènes/maladies exogènes et essai de classification nosographique fondée sur la distinction aigu/chronique* (H. Ey) 98

Chapitre 3 : Deux approches différentes de la maladie mentale : la psychanalyse et la psychiatrie 101

- 1. L'étude des maladies mentales requiert-elle un point de vue organiciste ou une approche exclusivement psychologique ? 101
- 26 *Le lien entre le physiologique et le psychologique : une étude à faire, mais pour plus tard* (S. Freud) 101
- 27 *Tout désordre psychique résulte d'une « panne » organique* (J. Lejeune) 103
- 2. Point de vue topique ou point de vue organique 104
- a - Les topiques freudiennes 105
- 28 *Le point de vue topique suppose une représentation figurée du psychisme et s'oppose à toute tentative de localisation* (S. Freud) 105
- 29 *D'une topique à l'autre* (J. Laplanche et J. B. Pontalis, S. Freud) 108
- b - Le point de vue organiciste et localisationniste 111

- 30 *Le crocodile, le cheval et l'homme* (P. Debray-Ritzen) 112
- 31 *De la dyslexie comme dysfonction du lobule pariétal inférieur* (A. Vloeberr) 116

Chapitre 4 : La pratique en psychopathologie : pharmacologie et/ou psychothérapie 118

- 32 *La cure psychiatrique ne se réduit pas à la camisole de force neuroleptique* (H. Ey) 119
- 33 *La psychopathologie cherche à doser le traitement physique et le traitement psychologique* (J. Delay) 120
- 34 *Conseils aux malades : perdre sa raison et dire n'importe quoi* (S. Freud) 123
- 35 *Conseils aux médecins : laisser flotter son attention* (S. Freud) 124

Chapitre 5 : Critique de la psychanalyse 128

- 1. La critique épistémologique : la psychanalyse est-elle une science ? 128
- 36 *La psychanalyse (et le marxisme) sont infalsifiables* (K. Popper) 129
- 37 *Paranoïas ou empoisonnement* (R. Barthes) 135
- 2. La critique philosophique : l'inconscient est un non-sens 135
- 38 *La censure est une salope* (J. P. Sartre) 136
- 3. Critique scientifique 137
- 39 *Le complexe d'Œdipe n'est ni universel ni nécessaire* (M. A. Bloch) 138
- 4. La critique politique 140
- 40 *Sublimation n'est pas renoncement* (W. Reich) 140
- 5. Critique sociologique : les rites psychanalytiques 144
- 41 *A cause de l'investissement économique qu'elle suppose, la psychanalyse, c'est pour les classes moyennes, pas pour les pauvres ou alors pour plus tard* (S. Freud) 145
- 42 *La psychanalyse est l'expression du divan* (S. Freud) 149
- 43 *La psychanalyse : un Wolf-gangstérisme* (C. Clément) 150
- 44 *« Et c'est ainsi que je devins analyste »* (P. Bensoussan) 149

Pour mieux comprendre les textes 153

- Appendice I : Description des maladies mentales 156
- Appendice II : Pharmacologie 157
- Bibliographie 158

index

Actes manqués : Voir *lapsus* et *mot d'esprit*.

Actions de l'âme (≠ à *passions*) : p. 27 et note.

Adaptation : texte 7, p. 34, § 5.

Age mental : p. 60 ; texte 13, p. 63 et texte 16, p. 68.

Aggressivité : texte 30, p. 113.

Aigu (≠ *chronique*) : texte 25, p. 98.

Aliénation mentale : texte 19, p. 88.

Amphétamines : Voir Appendice II, p. 157.

Analyse (= cure psychanalytique) : 1. son but : p. 107. 2. son processus : pp. 121 sqq. 3. rituel : pp. 144-145 et 148-150. 4. — didactique : (justification théorique) texte 35, p. 126, § 1 ; (rituel) texte 44, p. 151.

Anthropomorphisme (de la deuxième topique) : p. 106 et note, et texte 29, p. 108.

Antidépresseurs : voir Appendice II, p. 157.

Antipsychiatrie : note p. 86.

Apprentissage : voir *conditionnement*.

Associationnisme : p. 27 et texte 6 ; critique de l'— : p. 46.

Associations libres : 1. définition : p. 121. 2. leur rôle dans la cure analytique : texte 34, p. 123.

Arriération mentale : texte 25, § 1, p. 98.

Attention flottante : texte 35, p. 124.

Autisme : texte 25 (tableau) p. 100 et Appendice I, p. 156.

Auto-analyse : 1. sens vulgaire (= *introspection*) : p. 27. 2. — de Freud : texte 44, p. 152, § 3.

Behaviorisme : 1. définition : II, 2 et texte 8, §§ 1 à 3. 2. critique du — : p. 39 et texte 8, p. 42 et p. 43.

Biothérapie : voir *traitement de choc*.

Ça : p. 106 et texte 29, p. 110, §§ 3 sqq. Voir *Topique*.

Catharsis (méthode cathartique) : p. 121.

Censure : 1. voir *Refoulement*. 2. critique de la — : p. 135 et texte 38, p. 136.

Cerveau : 1. fonctions et localisation du — : texte 30, p. 112. 2. critique de la réduction du psychisme aux fonctions du — : pp. 9 et 10. Voir *Organicisme*.

Chorée : note, p. 96.

Chronique (≠ *aigu*) : texte 25, p. 98.

Classification (des maladies mentales) : III, 2, p. 95 sqq.

Complexe : 1. — d'Œdipe : p. 137 et texte 39, p. 138. 2. — d'Electre : p. 138 et note. 3. — d'infériorité : note p. 129.

Comportement : voir *Behaviorisme*.

Conditionnement : texte 7, p. 34, §§ 2 à 4.

Conflit (intrapsychique) : p. 106, voir *Dynamique*.

Conscience : 1. nécessité de son étude : p. 11 et texte 1, p. 12. 2. = *Vigilance* : p. 14 et texte 2.

Conscient : p. 105 et textes 28 et 28 bis ; texte 29 bis, p. 109, § 3.

Cyclothymie : = *Psychose maniaco-dépressive* : texte 25, p. 100 (tableau et § suivant).

Débilité : note p. 23 ; voir *Arriération mentale*.

Délire : texte 25, p. 100 (tableau et avant-dernier §) ; voir Appendice I.

Démence : texte 25, p. 98, § 2 et tableau p. 100. Voir Appendice I.

Dépendance (psychologique ou pharmacologique) : pp. 118 sqq.

Dépression nerveuse : p. 89.

Désir (≠ *Pulsion*) : pp. 106 et 112 et notes.

Déterminisme psychique : note p. 121.

Diagnostic différentiel : texte 4, p. 21 et note ; p. 95, § 3.

Didactique : 1. justification théorique : texte 35, p. 126, § 1. 2. rituel : texte 44, p. 151.

Différence (≠ *Inégalité*) : texte 17 ter, pp. 81 et 82.

Dynamique, dynamisme : texte 8, p. 43 et note ; p. 105 ; texte 32, p. 119, § 1.

Dyslexie : texte 31, p. 116.

Eclectisme : texte 6, p. 29 et note.

Effet de champ : p. 46 et texte 10, p. 48, § 1 et pp. 49 sqq.

Effet secondaire : texte 32, p. 120 et note.

Electrochoc : voir *Traitement de choc*.

Electro-encéphalogramme : texte 2, p. 16.

Endogène (≠ *Exogène*) : 1. Critère de différenciation des maladies mentales : texte 25, p. 99, §§ 3 et 5. 2. Critère de distinction entre psychoses et névroses : texte 24, § 3, p. 97. 3. Facteurs — seuls responsables de la maladie pour les organisés : p. 102 et texte 27, § 3, p. 103.

Energie : 1. — psychique : texte 29, pp. 109 et 110, § 4 et note p. 109. 2. — libre (≠ *liée*) : texte 29, p. 110, § 4 et note.

Epilepsie : texte 23, § 2, p. 96 ; texte 25, p. 98, § 3.

Epistémologie génétique : p. 55 et texte 12, p. 56.

Etiologie : note p. 95 ; classification étiologique : voir ce mot.

Existentialisme : p. 11 et texte 6, p. 29 ; exemples d'études : textes 11-11 bis, p. 53 et texte 38, p. 136.

Exogène (≠ **endogène**) : voir ce mot.

Expérimentation : voir **Behaviorisme**, **Psychologie de la forme** et **Epistémologie génétique**.

Facticité : p. 52 et texte 11 bis, p. 55.

Feed-back : texte 8, p. 43 et note.

Figure (≠ **Fond**) : texte 10 pp. 49 sqq.

Fixation à la mère : texte 8, p. 45, § 3 et note.

Folie : 1. ≠ sens vulgaire : p. 89. 2. comme impossibilité de dialoguer : texte 20, p. 90. 3. comme désorganisation de l'appareil psychique : textes 21 et 21 bis, p. 92. 4. comme altération de l'activité cérébrale : texte 22, p. 93. Voir **Maladie mentale**.

Fond (≠ **figure**) : voir ce mot.

Gestalttheorie : voir **psychologie de la forme**.

Hallucinations : texte 25, p. 100, avant-dernier §.

Hébéphrénie : voir Appendice I, p. 156.

Hérédité (de l'intelligence) : pp. 72 sqq.

Hypnose : p. 121 et note.

Hystérie : p. 95 et texte 25, p. 100 (tableau) ; voir Appendice I.

Ideal du Moi : note p. 108.

Illusions d'optique : p. 46 et texte 10, p. 48.

Inconscient : 1. normal et pathologique : p. 16 et texte 3. 2. comme **qualité psychique** : p. 105 et textes 28 à 29 bis. 3. nie par la phénoménologie : p. 135 et texte 38, p. 136.

Inégalité (≠ **différence**) : voir ce mot.

Innéisme : 1. chez Descartes : p. 27 et texte 6, p. 28. 2. retour à l'— en psychologie de la forme : p. 46.

Insulinothérapie : voir **Traitement de choc**.

Intelligence : II, 4, 3. pp. 59 sqq.

Intentionnalité (de la conscience) : texte 8, p. 43, § 1 ; p. 52.

Introspection : pp. 9 et 27 ; textes 7, § 2 et 7 bis, § 2 ; critique de l'anti-introspectionnisme par la psychologie de la forme : p. 39.

Intuition (≠ **Introspection**) : p. 26.

Investissement : texte 29, p. 110, § 4 et note.

Items : p. 60 et note.

Jensénisme : textes 17 et 17 bis, p. 76 et note.

Jumeaux : texte 17 bis, p. 79, §§ 2 sqq.

Lapsus : voir note p. 110.

Libido : note p. 105.

Lobotomie, lobectomie : texte 32, p. 119, § 5 et note.

Localisation, localisationnisme : pp. 104 et 111 et texte 30, p. 112 ; critique psychanalytique du localisationnisme, p. 105, textes 28 et 28 bis.

Maladie mentale : 1. voir **Folie**. 2. — primitive, secondaire : texte 25, p. 99, § 2 ; voir **Endogène**. 3. classification des — : voir ce mot.

Malaria-thérapie : voir **Traitement de choc**.

Manie : texte 25, p. 98, avant dernier § et p. 100, avant-dernier §, voir Appendice I.

Mauvaise foi : p. 52 et textes 11 et 11 bis ; p. 135 et texte 38, p. 136.

Mélancolie : texte 25, p. 98, avant-dernier § et p. 100, avant-dernier §.

Moi : p. 106 et textes 29 et 29 bis, p. 108.

Mongolisme : p. 96.

Mot d'esprit : texte 29, p. 110 et note.

Névrose : 1. définition psychanalytique : texte 23, p. 96. 2. critique de cette définition : texte 24, p. 97. 3. définition organiciste : texte 22, p. 96, § 2. 4. définition organo-dynamique (≠ démences, arriérations) : texte 25, p. 98, § 1. Voir Appendice I.

Neuro-psychiatrie : III, 3, pp. 101 sqq et textes 27, p. 103 et 30, p. 112.

Niveau supérieur (de la conscience) : texte 1, p. 12, § 5 ; texte 6, p. 28, § 6 ; p. 31.

Normal (≠ **Pathologique**) : I, 2, pp. 20 sqq.

Nosographie : note p. 95 ; voir **Classification**.

Oligophrénie : voir **Arriération mentale**.

Organicisme : p. 101 sqq. et texte 27, p. 103 ; p. 105 et textes 30 et 31, pp. 112 sqq ; — de Descartes : p. 27.

Organo-dynamisme : 1. sa définition de la maladie mentale : pp. 91 et 92 et textes 21 et 21 bis. 2. sa position sur le problème de la classification : p. 96 et texte 25, p. 98. 3. sa position sur le problème de la conscience : texte 1, p. 12. 4. sa position sur le problème du normal et du pathologique : p. 20 et textes 5 et 5 bis, p. 21.

Paralysie générale : voir Appendice I et p. 95.

Paranoïa : texte 25, p. 100 (tableau) et Appendice I.

Passions de l'âme (≠ **Action**) : p. 27 et note.

Pathologique (≠ **Normal**) : voir ce mot.

Perception : II, 3, p. 46.

Personnalité : p. 40 et texte 8, dernier § ; pp. 42 sqq.

Perversion : texte 28, § 1, p. 96 et note.

Phantasme (ou fantasme) : voir note p. 141.

Pharmacologie : texte 32, p. 119 et Appendice II.

Phénoménologie : voir **Existentialisme**.

Placebo : note, p. 95.

Préconscient : p. 105 et texte 28, § 2 ; texte 29 bis, p. 109, §§ 3 sqq.

Prégnance : texte 10, p. 51.

Principe de plaisir, de réalité : p. 106 et note.

Processus primaire, secondaire : texte 29, p. 111.

Psychanalyse : 1. Théorie : III, 3, pp. 101 sqq. 2. Pratique : voir **Analyse**.

Psychiatrie : III, pp. 85 sqq ; ≠ **Psychanalyse** : III, 3, p. 101 sqq.

Psychisme : 1. définition : pp. 9 sqq. 2. — conscient, préconscient, inconscient : voir ces mots.

Psychologie : 1. II, pp. 25 sqq. 2. — du comportement : pp. 31 sqq. 3. — de la forme : pp. 46 sqq. 4. — des profondeurs : (= **Introspection**) p. 30 ; (= **Psychanalyse**) voir ce mot. 5. — animale : p. 31. 6. — individuelle : texte 36, p. 129 et note.

Psychopathologie : III, pp. 85 sqq.

Psychose : III, 2, p. 95 ; textes 23-24 et 25 et Appendice I.

Psychothérapie : p. 121.

Pulsion : p. 105 et note ; ≠ **Désir**, p. 112.

Qualités psychiques : p. 105 et texte 29 bis ; p. 109, §§ 2 sqq.

Quartile : p. 63 et note.

Quotient intellectuel : voir **Intelligence**.

Réaction : voir **Réponse**.

Réflexe conditionnel : p. 18 et note et texte 7 bis, p. 38, § 2.

Réflexivité : p. 10.

Refoulement : p. 105 et texte 34, p. 123.

Règle fondamentale (de la psychanalyse) : textes 34, § 2 et 35, p. 124.

Régression à la moyenne : texte 17, p. 77, dernier §.

Renforcement primaire, secondaire : texte 8, p. 43 et note.

Réponse : p. 32 et texte 7, § 5, p. 33.

Résistance : textes 29, p. 109, § 3 et 34, p. 123, § 2.

Rêve : 1. comme au niveau de la vigilance : p. 10 et texte 2, p. 15. 2. en psychanalyse ; texte 29 bis, p. 109.

Rituel psychanalytique : III, 5, pp. 144 sqq.

Schizophrénie : texte 25, p. 100 (tableau) et Appendice I.

Sensualisme : p. 27 et texte 6.

Sexualité infantile : p. 137 et note ; texte 39.

Signifiant : texte 43, p. 151 et note.

Sismothérapie : texte 32, § 1, p. 119 ; voir **Traitement de choc**.

Stade : 1. — d'acquisition de la pensée logique : p. 55 et texte 12, p. 56. 2. — du miroir : note p. 106.

Stimulus : 1. concept behavioriste : p. 27 et 32 ; texte 7, § 5, p. 33. 2. critique de la conception de la perception comme ensemble de stimuli : p. 46.

Sublimation : 1. définition freudienne : texte 34, p. 127 et note. 2. critique reichienne de la — (= répression) : p. 140 et texte 40, p. 142, §§ 2 sqq.

Suggestion : p. 121.

Surmoi : p. 106 et texte 29 bis, p. 108.

Symptôme : p. 91.

Syndrome : note, p. 91.

Test : voir **Intelligence**.

Topiques : pp. 104 sqq.

Traitement de choc : p. 104 et note ; p. 118 et texte 32, p. 119.

Tranquillisants : voir Appendice II.

Transfert : p. 126, note de bas de page.

Variables intermédiaires : p. 39, § 3 et p. 40.

Vigilance : 1. niveaux de — : p. 14 et texte 2. 2. abaissement de la vigilance dans la cure analytique : p. 121.



première partie

problèmes généraux

Aujourd'hui, tout ouvrage, tout film, toute émission de télévision relatifs aux phénomènes psychiques sont l'objet d'une curiosité malsaine, qui n'a le plus souvent rien à voir avec la curiosité intellectuelle : dans tout ce qui se publie, se projette ou se visionne, on a accoutumé de chercher la clef de ses propres songes, le sens de ses propres phantasmes. En effet, pour le grand public, les phénomènes psychiques ne sont connus, ou plutôt perçus, qu'à travers un schéma psychanalytique banalisé, vulgarisé, simpliste, au terme duquel il est admis, sans autre forme de procès, que chaque petit garçon a envie de tuer son père, que tout lapsus ou mot d'esprit est la réapparition sournoise et déguisée d'un désir refoulé, etc. Dans ses multiples versions frelatées, la psychanalyse qui avait effrayé la bourgeoisie viennoise du XIX^e siècle finissant, qui avait divertit les surréalistes et donné le frisson de la transgression aux intellectuels français de l'entre-deux guerres, est acceptée, à présent, sans l'ombre d'une discussion, dans la presse, à la radio, à la télévision comme la « science des phénomènes psychiques ». La psychologie, elle, est laissée aux universitaires, qui montent de subtiles et mystérieuses expériences et se perdent dans d'obscures manipulations statistiques, ou aux publicistes, qui recourent à des ficelles psychologiques élémentaires pour faire monter le chiffre d'affaire de leurs clients, ou encore aux « chasseurs de tête »*. Quant à la psychiatrie elle inspire à la fois le respect qui semble dû à toute spécialité médicale et l'horreur, le rejet même, de la clinique prison, du psychiatre-flic, en un mot, l'horreur et le rejet d'un pouvoir absolu, opaque et arbitraire. Autant donc, la psychologie est mystérieuse et suscite l'indifférence, autant la psychiatrie est effrayante, autant la psychanalyse semble accessible à tous, grâce à la vulgarisation, et rassurante malgré les meurtres du père, les incestes et les pulsions sadiques qui la peuplent, un peu comme les *Contes* de Perrault* sont aisément compris des petits enfants et les aident, en dépit des ogres et des loups habillés en grand'mère, à s'endormir paisiblement. Cet étrange engouement est en vérité bien compréhensible : la pensée commune aime le pittoresque, la mythologie, l'imaginaire, et refuse l'ascèse un peu froide de la démarche scientifique.

Aussi est-il permis de s'étonner que la psychanalyse ait pris une place prépondérante dans l'enseignement de la philosophie au point d'être enseignée dans les classes terminales, les universités et jusque dans les Écoles Normales d'Instituteurs, comme un savoir philosophique. Certes, il peut paraître facile de gagner son paradis pédagogique en « racontant la psychanalyse aux petits enfants ». Tout le monde sait que « ça marche » et que les petits enfants en question sont portés à analyser leurs rêves, à accepter comme argent comptant la sexualité infantile et à taquiner l'OEdipe ; mais, n'étaient ces succès faciles, pourquoi des enseignants de philosophie devraient-ils avoir le privilège ou assumer la corvée de dispenser la manne psychanalytique, alors qu'il ne leur viendrait pas à l'esprit et que personne ne leur suggérerait d'enseigner la médecine, la théologie ou la mécanique quantique ? Si la philosophie est critique du savoir pourquoi devrait-elle véhiculer un savoir sans critique et pourquoi le savoir psychanalytique serait-il le seul à être enseigné et à ne pas être critiqué ?

* Psychologues chargés de choisir les cadres des grosses entreprises. Ils ont été merveilleusement peints dans le film *L'argent des autres*.

* C'est du moins la thèse de B. Bettelheim dans *La psychanalyse des contes de fées*.

* Il s'agit d'une tendance récente. Al-quié par exemple consacrait un tome entier de son manuel à la psychologie.

Et pourquoi, *a contrario*, la philosophie critique ignorerait-elle la psychologie* et surtout la psychiatrie alors que ces deux disciplines constituent, au moins au même titre que la psychanalyse, des savoirs ou des tentatives de savoir ? Notre livre ne sacrifiera pas au privilège psychanalytique et s'efforcera d'être une critique des trois modes d'exploration du psychisme, la psychologie, la psychiatrie, la psychanalyse. Qu'on ne compte pas, donc, trouver ici un exposé systématique des théories : nous définirons, bien sûr, les grandes orientations de chaque discipline, aux fins d'en dégager les présupposés, d'en critiquer les méthodes et les extrapolations philosophiques.

* Voir *La science*, p. 370.

Encore convient-il de préciser que, pour ce volume, nous ne nous sommes pas cantonnés dans la théorie : les psychologues ne se cachent pas, ils se vantent même parfois de conditionner leurs contemporains ; il est des psychiatres qui ne rêvent que d'assagir les enfants à coup de ritaline*, de les orienter en fonction de leur Q.I. ; il ne manque pas de psychanalystes pour asservir leurs patients et les mettre dans un état de dépendance affective et financière analogue à celui où se trouvent les épaves qui entrent dans la Secte Moon. Ces constatations affligeantes ne peuvent qu'amener des philosophes, qui se refusent à planer dans la théorie et veulent regarder le réel bien en face, à ne pas esquiver les problèmes relatifs à la pratique des sciences du psychisme.

* Voir J. Derrida, *De la grammatologie*.

En revanche, nous avons volontairement ignoré les « dérives », les « errances » et toutes les calembredaines qui encombrant les rayons de la F.N.A.C. : Deleuze et Guattari nous assomment, Jean-François Lyotard nous consterne, Serge Leclair nous ennuie, etc. Comme disait Montaigne, ces docteurs du Moyen Age ne font que s'entregloser et dévastent inutilement nos forêts. L'obscurité, sinon l'obscurantisme, sont leur trait dominant : ils nous parlent du Maître, de l'Autre, de la différence (avec un e ou avec un a)* ; ils font dans la sémiotique, le signifiant* ; tout leur « discours » n'est que jeu de mots, astuces et contrepèts. Quant aux sublimes théories psychanalytiques du pouvoir (Marcuse, Mannheim), dérives à partir des dérives premières de Freud, elles ne sont qu'un écran de fumée dissimulant les problèmes politiques et économiques de notre époque. Tout ce fatras théorique traduit assurément une crise morale et intellectuelle, au compte de laquelle il faut mettre certainement des inquiétudes légitimes, mais il ne résoud rien. A toutes ces acrobaties verbales, à cette invention perpétuelle de systèmes, à cette mythologie, nous préférons les tentatives patientes et modestes qui se donnent pour but de connaître le psychisme, de soigner les malades, et non de passer à *Apostrophes*.

* Voir texte 43, p. 150, dernier §.

I. Définition du psychisme

1. Définition

* Chose, réalité non matérielle.

Le psychisme est une *entité** posée comme *cause prochaine* (immédiate) des *comportements et des pensées* humains individuels et dont l'activité est *liée* aux *mécanismes* physico-chimiques du *système nerveux central*.

Reste à expliciter les termes de cette définition :

1) Le psychisme est d'abord une entité, c'est-à-dire une « chose non matérielle ». Descartes le définissait comme une *res cogitans* (chose pensante), « c'est-à-dire une chose qui doute, qui conçoit, qui affirme, qui nie, qui veut, qui ne veut pas, qui imagine aussi et qui sent » (*Méditations*, II). Cette définition, une des rares que nous ayons, est à la fois très moderne (elle inclut non seulement la pensée conceptuelle, mais aussi la volonté et la sensation) et très réductrice (elle ignore toute forme de pensée qui ne serait pas consciente et aussi les comportements dont une bonne part est d'origine inconsciente). Descartes entendait par là distinguer la chose ou « substance » pensante de la substance possédant l'étendue (tous les objets physiques, les corps, comme on disait, y compris le mien). Aujourd'hui, même si on récuse le dualisme cartésien, on doit reconnaître que le psychisme est bien une réalité, réelle autant que la matière, et qui d'ailleurs est appréhendée autrement qu'elle : le psychisme n'est point susceptible d'une observation objective ; sa saisie directe ne peut s'opérer qu'intimement par l'*introspection** ; toutes les autres connaissances qu'on peut en avoir sont nécessairement indirectes : observation du, ou expériences sur, le comportement, connaissance des pensées, des émotions, etc. d'autrui par l'intermédiaire du langage, expériences faites à l'aide de drogues médicamenteuses ou autres.

* Voir deuxième partie, II, 1, p. 30.

2) Par ce qui précède, on voit que, d'un point de vue épistémologique, le psychisme est une entité non observable : bien que son existence soit une évidence pour chacun de nous (cf. le célèbre « *je pense, donc je suis* » de Descartes), il ne constitue pas un observable* au sens scientifique (et empiriste) du terme, pour la simple raison qu'il ne peut être observé par une tierce personne. Si on veut donc éviter le « solipsisme » où nous conduisent inexorablement un empirisme ou un rationalisme extrêmes (le premier nous dirait en substance : « le psychisme ne peut être observé : donc il n'existe pas et je suis voué à tout jamais à la seule connaissance subjective de mes propres expériences » ; le second : « la connaissance intuitive de mon propre psychisme suffit à me donner une connaissance du fonctionnement et de la structure du psychisme en général, puisque la raison est par définition universelle »), on est conduit à poser (« supposer ») l'existence de l'entité psychique. Une entité non observable comme objet scientifique ! rien là de scandaleux ni d'anormal : les classes sociales, objet de la sociologie, la langue, objet de la linguistique, mais aussi l'inertie ou la gravitation, objets de la physique nous disent assez que les sciences ne peuvent pas s'élaborer à partir des seuls observables, sans construire leur objet*. Certains adversaires de l'existence du psychisme ont cru trouver un argument de poids en demandant à ses partisans où ils le localisaient (dans le cerveau, le cœur... ?) : on voit que cette question devient absurde à partir du moment où l'on renonce à définir le psychisme comme une chose matérielle, ou plus prosaïquement encore, à l'identifier au cerveau.

* Sur cette notion purement empiriste et sur la conception empiriste d'une science fondée sur les observables, voir *La science*, textes 108 à 110.

* Voir *La science*, pp. 148 sqq.

3) Le psychisme est posé comme cause prochaine des comportements et pensées individuels : cette définition vise à différencier les sciences du psychisme à la fois de la neurologie et de la sociologie. La neurologie, à laquelle certains — les organicistes* — réduisent purement et simplement la psychologie ou la psychiatrie, a comme objet les mécanismes physico-chimiques du système nerveux et leurs perturbations. Or, sans nier les liens existant entre la neurologique et le psychique (on sait, par exemple, que

* Voir pp. 91 sqq et 101 sqq.

telle lésion du cerveau entraîne la perte partielle ou totale du langage) on doit tenir pour impossible l'établissement d'une correspondance mécanique entre une pensée ou un comportement et un état du système nerveux. D'un autre côté, il n'est pas davantage possible de réduire chaque pensée ou comportement individuel à l'influence qu'exerce le milieu sur l'individu : ce serait confondre la psychologie, la psychiatrie et la psychanalyse — qui, notamment, en se conformant à l'*american way of psy*, a largement cédé à ce type d'explication également mécaniste — avec une sociologie primaire, qui va souvent de pair avec un marxisme naïf, pour qui les réactions individuelles sont entièrement déterminées par des causes purement sociales. Un tel sociologisme se méprend d'abord sur le rôle et l'objet de la sociologie qui est étude de phénomènes sociaux et non individuels ; il ignore ensuite que l'individu est le foyer de convergences de déterminations sociales certes, mais aussi physiques, biologiques, etc.

4) La méfiance nécessaire vis-à-vis des réductionnismes sus-mentionnés ne doit pas nous faire méconnaître qu'une étude scientifique du psychisme doit définir son objet, et par conséquent poser comme négligeables (et même éliminer par des procédures expérimentales) des paramètres qui ne relèvent pas de son domaine d'investigation : par exemple, la psychologie étudiera les comportements humains autres que sociaux (les mécanismes de l'apprentissage et non les coutumes). A cet égard, une remarque s'impose : nous avons défini le psychisme comme cause de comportements et de pensées *individuels* ; or, ce dernier terme ne doit pas être pris dans le sens de « propre à *un* individu particulier » mais de « propre à *l'individu* ».

2. La structure du psychisme

L'entité psychique est définie ici en première approximation comme une structure qu'on peut diviser en *conscient* et *inconscient*. L'inconscient n'est autre, d'abord, que la non-conscience : il se caractérise par l'impossibilité de la *réflexivité* qui est une propriété fondamentale de la conscience. Cette faculté, qui établit la frontière entre conscient et inconscient, et qui est spécifiquement humaine, existe chez l'homme comme virtualité, *pouvant* accompagner tout fait psychique conscient. Quant je suis absorbé(e) par un problème mathématique ou par un suspens policier, je n'ai « conscience » que du problème ou de l'énigme à résoudre, mais je *peux* à tout moment, faire réflexion (revenir en pensée) sur le fait que je cherche la solution ou le coupable. Inversement, nos souvenirs, quand nous n'y pensons pas, sont par définition inconscients : nous ne pouvons pas avoir conscience que nous les avons, ce qui ne nous empêche pas, bien entendu, de pouvoir, par un effort de mémoire, les évoquer et donc, éventuellement, en avoir une conscience réflexive. On notera que le statut du rêve, à l'égard de la conscience et de l'inconscient pose un problème particulier : le *rêve est une activité consciente*, en ce sens qu'il correspond à un état de la *vigilance* (voir infra), mais que cet état de conscience ne peut être considéré comme réflexif. Sauf dans le cas du rêve éveillé, qui correspond d'ailleurs à un autre stade de la vigilance, on ne sait pas qu'on rêve quand on rêve ; on se souvient seulement qu'on a rêvé une fois la conscience réflexive réapparue.

La structure psychique, on le voit, ne se limite pas à la simple association, ou contiguïté, de deux compartiments (conscience/inconscient) : elle suppose entre eux des relations. C'est la conscience réflexive qui alimente, en partie au moins, l'inconscient ; c'est l'inconscient qui conserve et restitue, avec ou non l'accord et l'aide de la conscience, ce que celle-ci a déposé en lui. On peut dire, en gros, que l'inconscient fonctionne comme un réservoir où la conscience va puiser les souvenirs dont elle a besoin, à moins qu'il ne devienne une force dévastatrice qui s'impose à la conscience et ruine la volonté et la liberté de l'individu : c'est toute la différence entre le fonctionnement normal du psychisme et ses diverses pathologies*.

* Voir troisième partie.

a. La conscience

Si, comme on le verra dans l'ensemble de cet ouvrage, les psychologues, psychiatres et psychanalystes — quelques extrémistes mis à part — acceptant de poser le psychisme comme objet de leur science, ils sont loin de considérer la conscience comme digne d'intérêt et de recherches. Cette attitude qui peut sembler, au premier abord, paradoxale — la conscience est la partie du psychisme la plus évidemment présente à l'individu — tient sans doute à l'extrême complexité de la conscience et aux difficultés (insurmontables ?) que soulève toute tentative de définition. C'est pourquoi, nombreux sont les scientifiques qui, laissant la conscience et ses apories* aux philosophes, ont, pour des raisons elles-mêmes justifiables d'un point de vue heuristique, préféré ignorer ou nier purement et simplement son existence.

* Contradictions qui mènent à l'embarras et à l'impossibilité de choisir.

Dans le texte qui suit, Henri Ey fait d'abord l'inventaire de ces négations. La concision de son exposé appelle quelques éclaircissements et précisions : on doit d'abord remarquer que les cinq formes de négation de la conscience qu'il distingue ne se situent pas sur le même plan. Les trois premières reposent sur des exigences méthodologiques et/ou épistémologiques, pendant que les autres, même si certains scientifiques les invoquent, sont proprement philosophiques ou métaphysiques.

1) Certains scientifiques nient la conscience pour des raisons diverses et à des degrés divers : les premiers visés, les psychologues behavioristes, disciples de Watson*, ne nient pas l'existence de la conscience, mais en bons empiristes l'excluent du champ de leur étude, ou selon l'expression consacrée la mettent « entre parenthèses », parce qu'elle n'est pas susceptible d'une connaissance objective fondée sur l'observation et l'expérimentation ; les seconds, les cybernéticiens*, eux, nient purement et simplement la conscience, puisqu'ils réduisent tous les faits psychiques à des échanges d'information entre l'individu et le milieu, qu'ils assimilent les différentes espèces animales — y compris l'homme — à des machines plus ou moins complexes, dont l'ordinateur fournit actuellement le modèle le plus sophistiqué, et qu'ils se contentent de copier, imiter ou reproduire des comportements animaux ou humains par des « simulations » ; les troisièmes, les neurophysiologistes* et aussi beaucoup de psychologues assimilent la conscience à la vigilance (voir infra) : selon eux, la conscience est un état variable d'attention et de possibilité de réaction plus ou moins grande aux stimuli (excitations) du monde extérieur, état qui est objectivable par l'observation clinique (le sujet est éveillé, dort, somnole, etc.) et par l'électroencéphalogramme (E.E.G.).

* Voir deuxième partie 1, 2, p. 31.

* Ceux qui étudient les systèmes de communication en termes d'échange d'information.

* Ceux qui prennent pour étude le système nerveux central comme un organe comme les autres.

2) Un autre type de négation de la conscience est proprement philosophique voire même métaphysique : pendant que les scientifiques précités réduisaient la conscience à un épiphénomène non objectivable, d'autres — et tout spécialement des philosophes — en faisaient le centre sinon l'objet unique de leur réflexion. Ainsi, la conscience, pour Kant, est assimilée à la Raison pure théorique et pratique : elle est la faculté de juger dans le domaine de la connaissance et dans celui de l'action morale. On comprend que des psychologues aient pu se laisser séduire par cette surestimation du psychisme conscient qui assimile la conscience à une « cellule pontificale » capable de décider de tous les actes du sujet. L'existentialisme de Heidegger, de Sartre ou de Merleau-Ponty récuse cette pontificalité, en montrant comment la conscience n'est que par et dans le monde et les relations interindividuelles. Il est assez étrange de voir Henri Ey mettre dans le même camp Lévi-Strauss qui, radicalement opposé à l'existentialisme, étudie inlassablement à travers les structures élémentaires de la parenté ou les mythes une pensée universelle dont les structures impersonnelles sont par définition inconscientes*.

* Voir *La culture*, pp. 89 sqq.

Henri Ey combat ces diverses « réductions » ou « inflations » et pense qu'une étude scientifique du psychisme exige que la conscience dans toute sa complexité soit décrite dans ses rapports avec l'ensemble du système psychique : on ne saurait prétendre connaître l'inconscient, si on néglige ce par rapport à quoi il se constitue : la conscience du sujet.

1 [« Science sans conscience » n'est que ruine des psy*]

* La formule célèbre de Rabelais : « Science sans conscience, n'est que ruine de l'âme » était prise bien sûr dans un tout autre sens.

« ...l'être conscient, la modalité essentiellement propre de l'être dans son monde, ne peut être qu'en n'étant ni un pur sujet ni un simple objet. L'ambiguïté de sa *constitution* (être enfermé dans son organisation et ouvert à son monde), de son *statut* (être pour soi et pour autrui) et de sa *problématique* (être, paraître et devenir) font (...) que l'on préfère souvent nier la conscience pour n'avoir pas à la définir.

* Non nécessaire (au sens philosophique), c'est-à-dire qui peut ne pas être et n'est donc pas susceptible d'être décrit en termes de lois.

Une première façon de la nier est de la considérer comme un phénomène purement subjectif qui ne peut être « par conséquent » un objet de savoir.

* Américain, constructeur de machines électroniques imitant les conduites animales ou humaines.

Une deuxième façon de la nier est d'en faire un « épiphénomène », un reflet contingent* ou une abstraction qui peut se soustraire à la vie psychique comme elle peut s'ajouter aux tortues électroniques de Grey Walter*.

* Voir infra.

Une troisième forme de la négation de la conscience consiste à la réduire à une propriété ou une fonction « simple » que l'on appelle *vigilance**.

* Niveau supérieur.

* Voir pp. 106 sqq.

* Pratique.

Une quatrième forme de la négation de la conscience consiste par contre à la gonfler d'une telle « inflation » qu'elle se perd dans la généralité ou la pontificalité de la vie psychique par son exclusive assimilation à l'*highest level** (pensée réfléchie et créatrice) — soit qu'on la définisse par le *Moi** et la personnalité — soit qu'on la confonde avec la *praxis** et l'éthique de la volonté (conscience morale).

Une cinquième forme de cette négation (la dernière) consiste à la perdre dans le réseau des relations existentielles (*Heidegger*, J.-P. Sartre) ou des structures impersonnelles (*Structuralisme*). Mais toutes ces négations par défaut ou par excès ne tiennent pas compte de la *structuration même de l'être conscient* qui constitue sa réalité. (...)

* Psychologue et philosophe allemand, inspirateur de Husserl, de Heidegger et de Sartre qui a insisté sur le fait que toute conscience de quelque chose (intentionnalité de la conscience). Voir *Précis de vocabulaire*, p. 85.

Personne ne peut viser la conscience — celle de soi ou celle des autres — sans se référer au « sentir », à un *vécu*, à une *expérience irrécusable* du sujet qui la vit. Mais la *subjectivité* n'est pas une simple et absolue propriété de la conscience. Sans doute est-elle engagement du sujet, mais elle est toujours — comme on n'a cessé de le répéter depuis Brentano* — *conscience de quelque chose*, c'est-à-dire invinciblement liée aux lois de l'*objectivité* qu'elle constitue. Si bien que l'idée que seuls existent ou sont objets de science les phénomènes « objectifs », est à l'origine de la méfiance qu'inspire souvent la notion de « *Sujet* » qui refléterait seulement le monde des objets. Mais pour réviser le statut même de l'*objectivité* et y réintégrer la conscience, il faut la saisir comme une réalité phénoménale qui n'est pas et ne peut pas être purement subjective, car en réalisant précisément la convergence même de l'*esse* et du *percipi**, elle s'offre au regard et au savoir communs.

* Allusion à Berkeley qui fondait l'être (*esse*) sur l'être perçu (*percipi*). Voir *La science*, p. 223.

(...) Dès lors, la distinction d'un *Sujet* retranché de la réalité objective et d'un monde des *objets* soumis à l'« hypothèse de la constance objective » n'a cessé d'être révoquée en doute. La conscience ne peut pas être séparée du monde objectif, elle est prise dans ce monde comme elle-même le prend. Ainsi, *rien n'est-il plus étranger à l'attitude phénoménologique* que la « subjectivité » radicale de la conscience*. La conscience a son statut d'*objectivité*. C'est cette réalité bilatérale subjectivo-objective, cette ambiguïté essentielle qui est comme la structure ontologique* des phénomènes conscients : ni complètement objective ni exclusivement subjective. Et c'est précisé-

* Attitude qui consiste à se contenter de « décrire » les phénomènes.

* Qui nous donne une idée de ce que sont les phénomènes conscients.

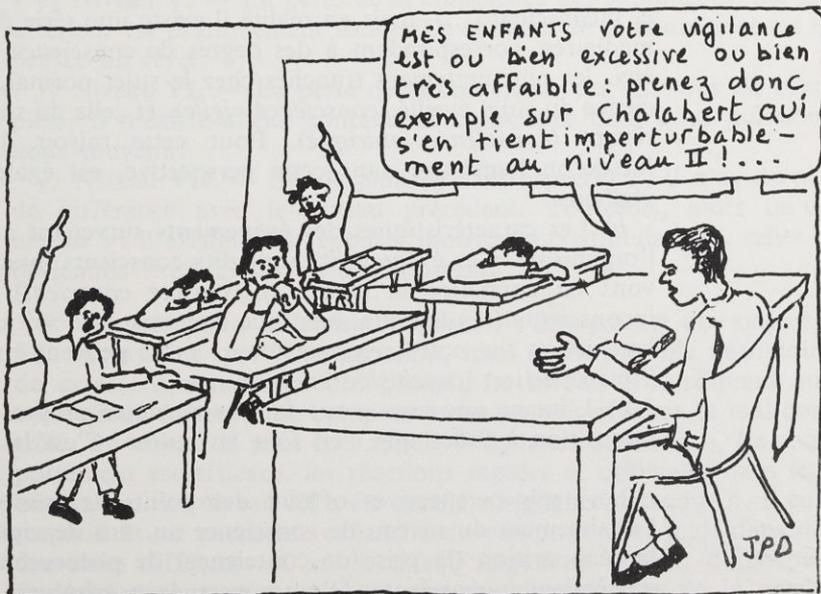
ment à cette réalité, comme charnière de toute réalité, que correspond la réalité de la conscience. (...)

Tous les psychologues ont tenté de rechercher ou de rejeter le caractère « conscient » en visant plus particulièrement certains phénomènes psychiques. Sans doute toutes les opérations, toutes les démarches de l'esprit peuvent-elles être ou avoir été dotées d'un « coefficient de conscience ». Que je me promène dans mon jardin, que je songe à ce que je ferai demain, que je me rappelle tel événement, que j'en prépare le prochain, que je calcule, que je médite, que je me concentre, que je me réjouisse d'une bonne nouvelle, que je sois inquiet, toutes mes pensées, tous mes projets, (...) tous mes soucis et toutes mes actions, tous mes sentiments peuvent être pris et considérés comme relevant ou ayant nécessairement relevé de ma conscience *en tant qu'expérience reconnue et retenue comme telle* par ma propre réflexion. C'est dans ce sens, (...) que beaucoup de psychologues ont assimilé conscience et psychisme, conscience et Moi, sans s'apercevoir que l'analyse même de ce « conscient » implique l'Inconscient pour la bonne raison qu'aucune réflexion de la conscience sur son objet n'est possible *sans reste*, sans relation avec la couche inconsciente dont il émerge (...). Il importe donc pour saisir les modalités propres de l'être conscient de les comparer avec ce qui ne l'est pas dans chacun de ces aspects « phénoménaux ».

* Définition kantienne de la liberté : selon le principe d'autonomie, la liberté consiste à être capable de déterminer ses propres buts. C'est de cette liberté que le malade mental est privé : voir la définition que donne Henri Ey de la maladie mentale comme « pathologie de la liberté », pp. 91, sqq.

L'être conscient dans ces aspects « phénoménaux » les plus caractéristiques se présente, tantôt comme *éprouvant* des expériences vécues qui *affectent* son être, tantôt comme capable de *s'adapter au réel*, tantôt comme ayant le pouvoir d'une *réflexion* créatrice, tantôt comme *système personnel*, tantôt enfin comme *libre de se déterminer* par la connaissance de ses propres fins*. Affectivité, expérience du réel, réflexion, personnalité et volonté sont en effet les cinq attributs vers lesquels convergent ou qu'impliquent les significations que vise l'analyse de l'être conscient en tant qu'il se manifeste dans la « prise de conscience » du Moi et du monde. »

Henri Ey, *La conscience*, P.U.F., 1968, pp. 2-12.



b. Les niveaux de conscience : la vigilance

Dans une perspective proprement scientifique, il était nécessaire aux psychologues de réduire la conscience à des phénomènes observables et/ou susceptibles d'expérimentation et de classer ces phénomènes. C'est pourquoi ils créèrent le terme de « vigilance » qui recouvre tous les niveaux de conscience en tant qu'ils s'offrent aux différents modes d'observation (introspection pour l'observation subjective ; étude du comportement et E.E.G. pour l'observation objective). On remarquera que le concept scientifique de vigilance est totalement distinct du concept linguistique* qui l'assimile purement et simplement au seul niveau II. Les niveaux de vigilance ici retenus — qui sont d'ailleurs en fort petit nombre par rapport à ce qu'on sait aujourd'hui (voir *Traité de psychologie expérimentale* de P. Fraisse et H. Piaget, III, pp. 93 sq.) — sont établis dans une optique empiriste : à chacun d'eux correspondent un comportement et un tracé électroencéphalographique distincts. Par exemple, le niveau III correspond à une attention relâchée et à un rythme alpha optimal.

* C'est-à-dire le concept du langage courant, voir *La science*, pp. 38-39.

2 [La conscience réduite à ses observables.]

« Le mot conscience dérive du latin *Conscientia* qui désigne une connaissance (*scientia*) qui accompagne (d'où le préfixe *con*) nos impressions et nos actions. Déjà, Saint Augustin distinguait ces deux aspects de la conscience. D'une part, je dis que je suis conscient parce que je sais que je sais (*scio me scire*), d'autre part, je suis conscient parce que je sais que j'agis (*scio me agere*). (...)

L'emploi du substantif conscience a été critiqué, en raison du danger de « réification* » qu'il entraîne, et qui se manifeste dans de faux problèmes comme celui du « siège » de la conscience. La conscience est une propriété de certains états de fonctionnement de l'organisme. Les degrés de la conscience correspondent à la clarté avec laquelle nous pouvons prendre connaissance de nos expériences. (...)

* Ici, réduction de la conscience à une chose (latin : *res*), c'est-à-dire assimilation pure et simple de la conscience à une partie du système nerveux central selon le point de vue localisationniste : voir p. 111.

Le problème de la conscience se discute dans trois perspectives principales :

a) Les caractéristiques de **l'état de l'organisme**, desquelles dépend le fait que nous sommes conscients ou non du monde qui nous entoure et de ce qui se passe en nous-mêmes. On désigne les deux pôles extrêmes de cet état de la conscience par les adjectifs conscient et inconscient (...), mais en réalité il existe une série de stades intermédiaires, correspondant à des degrés de conscience. Deux d'entre eux, les plus nettement tranchés chez le sujet normal, sont la conscience du sujet éveillé (*conscience vigile*), et celle du sujet endormi et rêvant (*conscience onirique*). Pour cette raison, la conscience, lorsqu'on l'envisage dans cette perspective, est également appelée **vigilance**.

b) Les caractéristiques des **événements** survenant à l'intérieur de l'organisme. Ces événements sont dits conscients lorsque nous pouvons en connaître la nature (*psychisme conscient*), ils sont dits inconscients (...) lorsque, bien que leur existence soit démontrée par leur action sur notre comportement, ils ne peuvent être atteints par l'introspection (*psychisme inconscient*).

c) L'image que nous nous faisons de notre propre personne, par opposition à l'idée que s'en font les autres. C'est la **conscience de soi**.

Les trois perspectives offrent des points de convergence. Ainsi l'abaissement du niveau de conscience au sens de vigilance favorise la réapparition (la prise de conscience) de phénomènes psychiques qui étaient inconscients. D'autre part, la psychologie dynamique a

montré que nous tendons à refouler du domaine conscient les événements qui contredisent l'image que nous nous faisons de nous-même (c'est-à-dire la conscience de soi).

MODE D'ÉTUDE

1° *L'introspection.* — La méthode introspective, longtemps la seule utilisée, nous permet de constater très facilement l'hétérogénéité de nos états de conscience. L'opposition la plus simple concerne un état de vive attention d'une part, le rêve de l'autre. Dans le premier cas, nous sommes conscients de chaque stimulus provenant du monde extérieur, dans le second notre conscience ne concerne plus que les phénomènes psychiques provenant de nous-mêmes. Cette pensée obéit d'ailleurs à des lois différentes dans les deux états, tournée qu'elle est dans la vigilance attentive vers l'adaptation de l'individu au milieu, dans le rêve vers la satisfaction de besoins purement internes. (...) Une analyse plus attentive permet de décrire sept niveaux de conscience différents.

a) **Niveau I.** — Ce niveau, qui ne coïncide d'ailleurs pas avec le degré optimum d'adaptation de l'individu au monde extérieur, est une vigilance « excessive » observée au cours des émotions. La conscience du monde extérieur se trouve affaiblie, l'attention ne peut se fixer, elle est diffuse, floue.

b) **Niveau II.** — C'est la conscience vigilante par excellence, correspondant à l'existence d'attention sélective, capable néanmoins de flexibilité en fonction des nécessités de l'adaptation, à la « concentration » et dans une autre perspective à l'« attente perceptive » ou « set ».

* C'est le niveau de vigilance qui est recommandé par Freud pour l'analyste et le patient dans la cure analytique : voir pp. 123, sqq.

c) **Niveau III.** — Il correspond à l'existence d'une attention « flottante », non concentrée, avec production dans la pensée d'associations libres, et baisse relative de la conscience du monde extérieur*.

* Excitation intérieure ou extérieure (la faim ou le froid, par exemple) provoquant une réaction de l'organisme appelée « réponse » : sur ce concept typiquement behavioriste, voir pp. 32, sqq.

d) **Niveau IV.** — C'est la conscience telle qu'on l'observe dans la rêverie. Les stimulus* du monde extérieur sont perçus de manière très atténuée. La conscience porte essentiellement sur le déroulement des idées, qui s'expriment souvent sous la forme d'images visuelles.

e) **Niveau V.** — La perte de la conscience des stimulus du monde extérieur est pratiquement totale. Le contenu de la conscience est la pensée du rêve.

f) **Niveau VI.** — La perte de la conscience des stimulus est complète. Il n'existe aucun contenu de conscience dont nous puissions nous souvenir.

* L'introspection n'est en fait possible directement qu'au niveau II où la réflexivité (cf. supra) est toujours possible ; pour les niveaux I, III et IV, elle n'est possible qu'indirectement par un retour au niveau II et à la réflexivité.

g) **Niveau VII.** — Sur le plan de l'introspection*, il n'existe pas de différence avec le niveau précédent. Toutefois, alors qu'au niveau VI il existait des réponses motrices aux stimulations, celles-ci deviennent très faibles ou disparaissent.

2° *L'observation du comportement.* — Elle permet une observation moins fine que l'introspection, mais il est possible néanmoins de caractériser certaines des phases. Le niveau I correspond aux « émotions fortes ». Le comportement est peu efficace et mal contrôlé. Le niveau II peut être appelé « **vigilance attentive** ». Le comportement est efficace, les réactions rapides et optimales dans leur adaptation. Le niveau III a été appelé « **vigilance détendue** ». Il correspond à une excellente efficacité du comportement mais dans des domaines différents. C'est le niveau auquel se situent, d'une part l'activité automatique, d'autre part certaines formes de la pensée

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.